

CHAPITRE I 3

Une étude géohistorique des mémoires du siège de l'Alcazar de Tolède : du « lieu de mémoire » au « haut lieu » (1936-2014) 1

HERVÉ SIOU

Centre d'Histoire de Sciences-Po

« Los nombres de Franco y de Toledo quedarán asociados para siempre por algo más que por una pasajera coincidencia en el tiempo y en el espacio² ». Les mots utilisés en 1972 par le maire de Tolède, Ángel Vivar Gómez, illustrent le lien privilégié entre le dictateur et la cité au sud de Madrid. Au-delà du regard affectueux porté par Franco sur une ville qui l'a vu évoluer alors qu'il n'était que jeune cadet d'infanterie³, c'est surtout la prise de Tolède au début de la guerre civile qui fonde la relation symbolique entre le dictateur et l'ancienne capitale des Wisigoths.

La libération des assiégés emmenés par le colonel José Moscardó, directeur de l'École Centrale d'Éducation Physique de Tolède, le 28 septembre 1936, est la victoire symbolique qui manquait à Franco pour s'imposer au sein de la junte des factieux⁴. En prenant, au cœur de la Castille, la ville de Tolède, Franco s'empare de tout un imaginaire⁵. L'unité wisigothique

1 Cet article se situe dans le prolongement d'un mémoire de recherche auquel on pourra se reporter pour de plus amples détails : « Tolède et l'Alcazar. Espace et mémoires (1936-2011) », soutenu en 2012 à Sciences-Po, sous la direction de Jean-François Sirinelli.

2 Luis Moreno Nieto, *Franco y Toledo*, Tolède, Diputación Provincial de Toledo, 1972, p. 10 (« Les noms de Franco et de Tolède resteront associés pour toujours par ce qui est plus qu'une coïncidence passagère dans le temps et dans l'espace »).

3 Bartolomé Bennassar, *Franco. Enfance et adolescence*, Paris, Autrement, 1999. Le scénario largement autobiographique de Raza évoque cette période de la vie de Franco. Voir Francisco Franco, *Raza: anecdotario para el guión de una película*, Madrid, Sección de Ediciones de la Delegación Nacional de Propaganda, 1952. Il fut mis en scène par José Luis Sáenz de Heredia en 1941.

4 Concernant la façon dont Franco a manœuvré pour s'emparer du pouvoir, voir Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936-mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 2009, p. 320 et suivantes. Voir aussi Paul Preston, *Franco. A biography*, Londres, HarperCollins Publishers, 1993, p. 1-35.

5 Fernando Martínez Gil, *La invención de Toledo. Imágenes históricas de una identidad urbana*, Albacete, Almad Ediciones de Castilla-La Mancha, 2007. Sur le rapport entre géographie et imaginaire, voir Gregory Derek, *Geographical Imaginations*, Cambridge, Blackwell, 1994 et

et la foi catholique par la présence du primat et par le passé des conciles, l'art religieux d'un Gréco encensé par Barrès et l'art militaire des lames de Charles III, forment un condensé d'hispanité dans lequel le mythe *castizo* de l'Alcazar vient puiser ses racines. « Souvenir historique idéalisé », son récit est converti en épopée par la propagande franquiste⁶. Exaltation des valeurs fondamentales de l'idéologie national-catholique, il serait le témoignage de la foi religieuse inébranlable, du nationalisme exacerbé, de l'héroïsme, du courage et de l'honneur des défenseurs⁷. L'imaginaire ancien associé à Tolède se trouve ainsi remodelé par un nouveau temps, celui du siège⁸. Pour autant, la mise en scène dans la ville de ce nouveau récit se trouve contrainte.

L'espace urbain tolédan tient, au creux de sa matérialité, dans le témoignage de son patrimoine, un concentré de significés passés. La beauté de la ville et de son site, promontoire majestueux dominant un lacet du Tage, fait de son paysage une image chargée de sens, comme une scène que l'on observerait depuis le sud, sur les contreforts des Monts de Tolède : depuis le gradin de la Piedra del Rey Moro, la ville s'étale en amphithéâtre, les clochers des églises et des monastères dominant le dense bâti dans lequel on devine, çà et là, les débouchés de venelles aux tracés sinueux. Et la tour de la cathédrale semble vouloir former un couple étrange avec celles de l'Alcazar. De cet héritage et de cette identité visuelle, la politique mémorielle ne peut faire table rase. Aussi en prend-elle parti : le régime franquiste détruit peu. Il préfère parer la ville des symboles de sa victoire.

Les plaques commémoratives, monuments, cérémonies et noms de rues évoquant le souvenir du siège ornent progressivement les murs de la ville. Ils prennent place dans l'espace de vie des témoins, au moins jusqu'à ce

Bernard Debarbieux, « Imagination et imaginaire géographique », dans Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, 1992, p. 893-906.

6 Sudhir Hazareesingh, « Mythe », dans Jean-François Sirinelli, Jean-Yves Mollier, Christian Delporte (dir.), *Dictionnaire culturel de la France contemporaine*, Paris, PUF, 2010, p. 562-566. Sur le mythe comme parole chargée de sens, voir Roland Barthes, « Le mythe aujourd'hui », *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 213-268.

7 Alberto Reig Tapia, *Memoria de la Guerra Civil. Los mitos de la tribu*, Madrid, Alianza Editorial, 1999, p. 153. L'auteur parle de l'Alcazar comme du « mito por antonomasia del imaginario franquista » (« mythe par excellence de l'imaginaire franquiste »). On trouvera de nombreux éléments sur la circulation du mythe et sa fonction dans Vicente Sánchez-Biosca, « Imagen, lugar de memoria y mito. En torno al Alcázar de Toledo », *Espacio, Tiempo y Forma*, Serie V, Historia Contemporánea, n° 21, 2009, p. 141-159 et dans Isidro Sánchez Sánchez, Almarcha Núñez-Herrador, « El Alcázar de Toledo: la construcción de un hito simbólico », *Revista Archivo Secreto*, n° 5, 2011, p. 392-416. Pour une mise au point en français de l'histoire du siège, voir Alain Huetz de Lempis, *Le siège de l'Alcazar de Tolède (juillet-septembre 1939)*, Paris, Economica, 2010. Pour une analyse détaillée, voir José María Ruiz Alonso, *Toledo escindida. La Guerra Civil en el sur del Tajo: los procesos políticos (1936-1939)*, Tolède, Universidad de Castilla-La Mancha, 2002.

8 Jean-Luc Piveteau, *Temps du territoire. Continuités et ruptures dans la relation de l'homme à l'espace*, Genève, Zoé, 1995.

qu'un renouvellement générationnel s'opère. La mairie, longtemps dirigée par d'anciens défenseurs, mais aussi le Secrétariat Général des Régions Dévastées ou encore la confrérie des défenseurs de Nuestra Señora Santa María del Alcázar sont les principaux promoteurs du nouvel habillage de la ville. Ils offrent aux yeux des survivants porteurs d'une mémoire propre, un programme mémoriel qui reflète le mythe⁹. L'imposition d'une géographie mémorielle apparaît dès lors comme un outil de la propagande pour faire rentrer la multiplicité des souvenirs individuels dans un cadre commun. En ce sens, l'espace urbain est employé comme un stabilisateur des mémoires multiples¹⁰. La politique de mise en valeur mémorielle du siège dans la ville de Tolède n'est donc pas le reflet d'une mémoire « collective¹¹ ». Elle est d'abord le produit d'une stratégie négociée entre différents promoteurs de mémoire qui voient dans la mise en scène mémorielle de la ville un moyen de tirer des bénéfices politiques, économiques et symboliques du passé, pour une fin personnelle, collective ou pour l'institution à laquelle ils appartiennent¹².

Pourtant, malgré la fonction sociale affichée par la politique mémorielle – célébration, transmission et pédagogie –, c'est dans ce même territoire approprié depuis longtemps par des pratiques, des circulations et des souvenirs que réside, au détour de ce « parler des pas perdus » évoqué par Michel de Certeau, l'envers de la mémoire officielle¹³. Certes, l'investissement mémoriel est entièrement orienté vers le sommet des tours de l'Alcazar. Certes, la forteresse et ses entours, largement détruits pendant le siège, font porter l'ombre de leurs ruines glorieuses sur l'ensemble de la ville. Par diffraction, dans l'imaginaire franquiste et sur les murs de la ville, Tolède et l'Alcazar ne font qu'un. Cependant, dans les interstices du visible, cachés, tus ou mis à distance, la mémoire des vaincus se maintient. Au trop-plein du centre-ville s'oppose l'assourdissant silence d'une mémoire républicaine résiliente et bientôt résurgente. À partir de 1979, année des premières élections municipales

9 Les promoteurs des aménagements mémoriels dans la ville sont essentiellement la mairie, notamment pour les noms de rues et l'accompagnement des célébrations diverses. Le Secrétariat Général des Régions Dévastées dépend du ministère de *Gobernación*, il dirige notamment à Tolède les travaux dans l'Alcazar détruit. La confrérie des défenseurs de Nuestra Señora Santa María del Alcázar fut fondée pendant le siège par les défenseurs. Elle s'occupe notamment de l'organisation, avec la mairie, des fêtes annuelles célébrant la prise de la ville. Elle est aussi à l'origine de quelques monuments.

10 Marie-Claire Lavabre, « Sociología de la memoria y acontecimientos traumáticos », dans Julio Aróstegui, François Godicheau (dir.), *Guerra Civil. Mito y memoria*, Madrid, Marcial Pons Historia / Casa de Velázquez, 2006, p. 31-54.

11 Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1968 ; Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

12 Nous ne traiterons pas dans cet article des quelques cas de divergence entre ces promoteurs concernant la politique mémorielle à mettre en œuvre dans la ville de Tolède.

13 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 137 et suivantes.

de la démocratie, la ville laisse entrevoir, progressivement, la mémoire des vaincus, le vrai tournant étant cependant amorcé dans les années 2000.

Dans ce mouvement considéré sur le temps long, entre 1936 et 2014, on observe donc un profond bouleversement de l'usage de l'espace urbain dans son rapport à la mémoire du siège ainsi qu'à la période de la dictature. Si nous évoquons certaines formes d'appropriation de l'espace urbain, notre propos se centrera ici sur la façon dont les politiques mémorielles l'ont abordé pour mettre en scène leur vision du siège. Nous proposons donc d'étudier le mythe de l'Alcazar comme un « lieu de mémoire » au sens littéral du terme, non pas par une approche « hors-sol » mais sous un angle géohistorique, en étant attentif à son ancrage spatial¹⁴.

Pour ce faire, nous établirons dans un premier temps les ressorts spatiaux à l'œuvre dans l'investissement urbain de la mémoire officielle franquiste, préalable nécessaire à l'observation, à partir de la transition démocratique, de l'entrée dans un nouveau régime mémoriel où la mémoire des vaincus prend place. En abordant le territoire à plusieurs échelles, en soulignant les différents degrés d'intensité mémorielle et en nous appuyant sur la cartographie, nous essaierons de tirer tout le parti d'une approche localisée de la mémoire.

L'omniprésence des vainqueurs dans la ville

L'Alcazar : des aménagements pour rendre visible le mythe

De tous les espaces investis par les entrepreneurs de mémoire, l'Alcazar est le plus important. Le paysage de ruines désolées qui s'offre à la vue à la fin du mois de septembre 1936 est largement diffusé par le camp nationaliste sous la forme de photos, de films ou de dessins. L'amas de débris esthétisé et aménagé est une aubaine pour la propagande qui en fait le décor de la mise en scène du mythe. L'entassement hétéroclite de ferrailles et de pierres ne manque pas de produire une forte impression : les ruines semblent parler d'elles-mêmes¹⁵. La forteresse éventrée, livrant au grand jour ses viscères et ses chairs, sert de métaphore à la souffrance des corps. C'est donc dans ce théâtre de la destruction qu'ont lieu les premières visites officielles, les premières cérémonies de commémoration. La volonté de maintenir intact le souvenir du siège préside ainsi à la décision de conserver les ruines.

14 Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », dans *Les lieux de mémoire*, t. I, « La République », Paris, Gallimard, 1984, p. XIX ; Jean-Luc Piveteau, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? », *Espace géographique*, vol. 24, n° 2, 1995, p. 113-123.

15 Vicente Sánchez-Biosca, « Hermosas, acusadoras, ruinas », *LARS. Cultura y ciudad. Arquitectura y memoria*, n° 9, 2007, p. 20-26.

Cependant, le maintien de celles-ci en l'état s'avère hasardeux. La structure de l'édifice ayant été fragilisée, certaines parties menacent de s'effondrer. On préfère donc, dès les années 1940, commencer à reconstruire. Afin d'exploiter jusqu'au bout le potentiel évocateur des ruines, les travaux menés par le Secrétariat Général des Régions Dévastées, dureront trente ans. Mais la reconstruction n'est pas synonyme d'oubli du passé, bien au contraire. En rebâtissant la forteresse, le régime se donne surtout les moyens de mieux contrôler la mémoire du mythe¹⁶. De fait, le nouvel édifice ne retrouve pas sa fonction d'académie militaire puisqu'un bâtiment est construit à cet effet sur l'autre rive du Tage à partir de 1942. L'Alcazar sert de siège au commandement militaire de la région. Surtout, il abrite un musée du siège qui se structure progressivement¹⁷. Le visiteur peut y parcourir les souterrains conservés de la forteresse, les lieux dans lesquels la vie s'organisa durant le siège. La visite de la crypte où sont enterrés les combattants, inaugurée en septembre 1944, est un temps fort du parcours¹⁸. À partir de 1959, elle abrite le corps de Moscardó : le dépôt d'une gerbe sur sa tombe devient une étape obligée des cérémonies officielles. Le bureau qu'occupait le colonel pendant le siège, conservé à l'identique, constitue un autre lieu important : il affiche sur ses murs le dialogue qu'il aurait maintenu avec son fils, Luis, retenu par les républicains¹⁹. Mais, si le musée et le bureau sont conservés comme des témoignages permettant d'authentifier l'événement obsidional, le reste des aménagements intérieurs de l'Alcazar modifie largement les anciens plans de la forteresse.

En fait, ce qui importe, c'est surtout son aspect extérieur. Rendre compte de la massivité de la forteresse en la rendant visible, en l'intégrant à l'image de la ville. Le plan d'ensemble de l'édifice ainsi que son style architectural sont maintenus. On réutilise d'ailleurs quelques blocs de pierre amassés dans les ruines, surtout ceux qui sont marqués par les impacts de balles du siège. De plus, les entours de la forteresse, eux aussi largement détruits, sont arasés afin de donner davantage de perspective à la nouvelle bâtisse. Les travaux de terrassement et d'élargissement des rues visent à rendre visible d'un seul

16 Le régime ne fit pas toujours ce choix comme le montre l'exemple bien connu de Belchite en Aragon. Voir Stéphane Michonneau, « Belchite : l'invention d'un lieu de mémoire victimaire (1937-2009) », dans David el Kenz, François-Xavier Nérard (dir.), *Commémorer les victimes en Europe : XVI^e-XXI^e siècles*, Seyssel, Champ Vallon, 2011, p. 65-76.

17 D'abord constitué de façon informelle, le musée est inauguré officiellement à l'occasion du troisième anniversaire de la prise de l'Alcazar, le 29 septembre 1939. Il ne cessera d'évoluer en fonction des aléas des travaux jusqu'à sa fermeture en 2002.

18 Archivos del Museo del Ejército (AME), 176/71 et 177/19. On notera que, jusqu'à aujourd'hui, toutes les personnes ayant été présentes lors du siège dans l'Alcazar peuvent demander à être enterrées dans la crypte.

19 La conversation téléphonique entre José Moscardó et son fils Luis, menacé de mort par les républicains si son père ne se rendait pas, a suscité une longue controverse historiographique. Si elle semble bien avoir eu lieu, la mort de Luis ne lui est pas liée.

coup d'œil l'ensemble du bâtiment. Ce programme de monumentalisation se voit complété en 1961 par l'inauguration, dans l'angle sud-est de la forteresse, du monument en hommage aux héros de l'Alcazar dessiné par le sculpteur Juan de Ávalos, auteur des sculptures du Valle de los Caídos²⁰. Il est conçu pour pouvoir être observé à la fois par en haut, du haut de la tour sud-est – une mosaïque dessine un aigle gigantesque au sol –, et de tous les espaces à proximité et de l'autre côté du Tage, à partir de la nouvelle académie d'infanterie.

L'ensemble des aménagements de l'Alcazar s'appuient donc sur un premier ressort spatial, le site d'origine, au sommet de la butte. Il s'agit de conforter la prééminence de la forteresse dans le paysage urbain en dégageant ses alentours. Les images retransmises par le *No-Do*, notamment lors des visites de Franco, exploitent pleinement, dans leur cadrage, ces aménagements monumentaux. Dans le reste de la ville, d'autres ressorts spatiaux sont à l'œuvre.

*Proximité spatiale, espace vécu et visibilité :
la localisation des hommages pendant le franquisme*

Le 29 octobre 1936, la première décision du conseil municipal, relais d'une commission gestionnaire qui a vu le jour à la suite du siège, est de rebaptiser la Plaza de los Capuchinos en Plaza del coronel Moscardó²¹. Le gouverneur civil, qui vient de nommer le nouveau maire, est à l'origine de l'initiative : « si el Ayuntamiento lo estima pertinente, que a la Plaza de Capuchinos que por su situación encierra una gran espiritualidad y modestia, se le dé el nombre de Coronel Moscardó, héroe de la epopeya toledana²² ». Ici, le choix de la localisation de l'hommage à Moscardó est déterminé par la « situation » de la rue (Carte n° 1). Longeant l'Alcazar, sous les fenêtres du bureau du colonel à partir duquel il a passé son fameux coup de téléphone, elle est la plus à même d'incarner les valeurs du défenseur : « spiritualité et modestie ». Dans cet espace sacré, se confondent les valeurs du lieu avec les qualités attribuées au chef des insurgés. La proximité entre l'emplacement de l'hommage et le lieu exact dans lequel s'est produit l'épisode agit comme

20 Sur l'inauguration du monument, on peut consulter les Archivos de la Filmoteca Nacional (AFN), No-Do n° 987 C, 1961. Pour une description de la symbolique du monument, voir *Monumento a la gesta del Alcázar de Toledo*, Tolède, Editorial Católica Toledana, 1962.

21 Archivos municipales de Toledo (AMT), CAJA 8367, Siglo XX/29°, 1936.

22 AMT : Actas Municipales de Pleno (AMP), 29 octobre 1936 (« Si la Mairie le juge pertinent, que l'on donne à la place des Capucins qui de par sa situation est empreinte d'une grande spiritualité et d'une grande modestie, le nom du colonel Moscardo, héros de l'épopée toledane. »)

garant de la vérité historique. Le lieu vaut pour preuve de l'histoire. Ainsi, l'espace choisi illustre la confusion temporelle propre au mythe : son présent ne vaut que par l'actualisation du passé qu'il permet.

On observe le même mécanisme concernant le monument érigé en 1941 en hommage au fils de Moscardó. Il s'agit d'une base de pierre étroite de trois marches sur laquelle se trouve un socle avec une colonne brisée provenant de l'Alcazar. Une plaque en métal est placée dessus : « A Luis Moscardó y compañeros de martirio²³. » Le monument est situé près de la porte de Cambrón, là où Luis aurait été tué par les républicains en représailles d'un bombardement des troupes nationales le 23 août 1936²⁴. Là encore, le monument érigé à proximité du lieu de l'événement sert à rapprocher le souvenir. La proximité spatiale suscite ainsi la proximité temporelle.

L'espace vécu, entendu au sens d'espace de vie investi d'un sentiment affectif par une fréquentation régulière, constitue un autre facteur de localisation de l'hommage et ce, d'autant plus dans une petite ville qui constitue une société d'interconnaissance²⁵. Ainsi, les plaques rendant hommage aux défenseurs de l'Alcazar originaires de Tolède sont placées sur la façade de leur maison : García Valiño en 1940, Antonio Rivera Ramírez en 1953, et le capitaine Alba Navas en 1974²⁶.

Un autre ensemble de cinq plaques commémoratives fut inauguré le 28 septembre 1940, à l'occasion du quatrième anniversaire de la prise de Tolède. Trois d'entre elles se trouvent sur la place Zocodover, la plus grande de la ville. Elles rendent hommage respectivement à Moscardó, à Varela, le colonel qui dirigeait les troupes nationales au moment de la prise de la ville, et à José Antonio, le fondateur de la Phalange²⁷. Chacune est située à un angle de la place de forme triangulaire, au débouché des trois rues qui en constituent les voies d'accès principales. Le même jour, l'autre place importante de la ville, la

23 « À Luis Moscardó et ses compagnons de martyre. »

24 Il semblerait que l'initiative de cette construction revienne à la confrérie des défenseurs de l'Alcazar (AME.1941-09-15. 177/35).

25 Armand Frémont, « Essai sur l'espace vécu », *La pensée géographique contemporaine. Mélanges offerts à André Meynier*, Saint-Brieuc, Presses Universitaires de Bretagne, 1972, p. 663-678. La ville de Tolède comptait un peu plus de 27 000 habitants en 1930, plus de 34 000 en 1940 et environ 40 000 en 1950. Notons que la croissance démographique s'est concentrée dans les périphéries parfois lointaines du centre-ville, surtout dans les années 1960.

26 García Valiño est connu pour ses faits d'armes sur plusieurs fronts pendant la guerre civile ; Antonio Rivera Ramírez, surnommé l'Ange de l'Alcazar, fut un défenseur dans la forteresse, tout comme le capitaine Alba Navas, qui dirigea l'École Centrale de Gymnastique de Tolède.

27 En plus de celle dédiée à García Valiño déjà évoquée plus haut, une plaque en hommage à Calvo Sotelo, le monarchiste assassiné le 13 juillet 1936, se trouve dans la rue Alfonso X, l'une des rues les plus fréquentées de la ville.

Plaza del Ayuntamiento, se voit rebaptiser Plaza del Generalísimo²⁸. Le choix de localisation de ces hommages répond ici de nouveau à l'impératif de visibilité. Néanmoins, ce n'est plus, comme dans le cas de l'Alcazar, la massivité et l'appui sur un site élevé qui tendent les regards, mais la densité de ces mêmes regards. En effet, ce sont les places et les rues les plus fréquentées qui sont privilégiées : lieux de passage, elles permettent une multiplication des vues.

Notons que ces lieux publics sont aussi ceux par lesquels le cortège de la confrérie de Nuestra Señora del Alcázar parcourt annuellement la ville, pendant les trois jours que durent, du 27 au 29 septembre, les célébrations de la prise de l'Alcazar²⁹. Composée de toutes les autorités civiles, militaires et religieuses, la procession doit être vue et entendue. Dès la sortie de la cathédrale de l'image de la Vierge de l'Alcazar, des *Salve Regina* émaillent le parcours jusqu'au patio de l'Alcazar où l'hymne national est joué. La même cérémonie se déroule le lendemain en sens inverse³⁰. Par cette occupation temporaire de l'espace public, les commémorations de la prise de l'Alcazar font descendre dans la rue la mémoire des défenseurs et s'apparentent à un véritable rituel sacré du souvenir auquel la communauté des vainqueurs vient se ressourcer annuellement³¹. De même que lors des visites officielles, notamment celles de Franco, le rythme quotidien de la ville se trouve heurté par le retour du souvenir mis en scène. D'ailleurs, ces jours sont déclarés fériés. Pendant ce temps qui s'arrête, le mythe se revivifie au contact de ses lieux sacrés. Les espaces parcourus par les commémorations se conjuguent avec les espaces aménagés pour former une grammaire du souvenir du mythe dans le centre de la ville.

La construction de nouveaux quartiers en dehors de celui-ci, non contrainte par un bâti existant, permet une mise en scène plus audacieuse du mythe. Le quartier de la Reconquista, construit au sortir de la guerre,

28 Déjà rebaptisée en 1931 Plaza de la República, elle redevient, au moment de la Transition, en septembre 1979, Plaza del Ayuntamiento.

29 L'origine des célébrations de la « libération » remonte au 8 août 1936. Ce jour-là *El Alcázar* publie en supplément de son numéro 13 le projet de règlement de la confrérie dont le dernier article prévoit qu'une fois le siège levé, une messe de campagne solennelle sera célébrée dans le patio en présence des défenseurs (« *El Alcázar* ». *Périódico editado en la fortaleza toledana durante el asedio del año 1936*, Tolède, Hermandad de Nuestra Señora Santa María del Alcázar, 1983).

30 Le 27, la Vierge est déposée dans les souterrains de l'Alcazar où elle est veillée toute la nuit. Le lendemain, une messe de campagne est célébrée dans le patio. La confrérie organise alors un repas où sont conviés tous ses membres. Au moment du retour à la cathédrale, dans l'après-midi, un défilé militaire est organisé sur la place Zocodover. Le 29 septembre, une cérémonie funéraire est célébrée dans la cathédrale durant la matinée.

31 La philosophie et l'anthropologie structurale ont largement abordé la ritualisation du mythe comme un élément de définition et de figuration du groupe. Voir par exemple Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962 ; Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963 ; Roger Caillois, *L'homme et le mythe*, Paris, Gallimard, 1938.

en est un bon exemple (carte n° 2). Le Secrétariat Général des Régions Dévastées y met en place tout un programme symbolique. Un monolithe est érigé en hommage aux troupes nationales en 1947 au bout de l'avenue de la Reconquista qui forme l'artère principale du nouveau quartier. Le nom de *Reconquista* lui-même, officiellement approuvé le 11 juillet 1947³², fait référence à la fois à la Reconquête d'Alphonse VI et à celle de Varela, la propagande franquiste ayant présenté son combat comme une croisade et une reprise de la lutte des Rois catholiques contre les envahisseurs infidèles. L'axe de la rue est d'orientation nord-ouest / sud-est, c'est-à-dire l'axe par lequel les nationaux ont conquis la ville en 1936. C'est aussi l'axe par lequel le roi Alphonse VI serait entré triomphalement dans la ville en 1085 accompagné du Cid, autre grande figure guerrière associée à Tolède. Le monolithe situé au nord de l'avenue fait face à une statue d'Alphonse VI au sud. Certains éléments artistiques semblables visent à souligner la convergence entre les deux figures de conquérants : la forme ronde, la surélévation sur un piédestal ou encore l'usage de la pierre.

On trouve un aménagement symbolique moins onéreux dans le quartier de Palomarejos³³, plus au nord, construit par le ministère du Logement pour les classes populaires au cours des années 1950. Les noms des rues y désignent des victimes de la guerre civile³⁴, des militaires³⁵, des unités militaires dans lesquelles des Tolédans s'engagèrent³⁶ ou des noms plus généraux exaltant les valeurs du régime³⁷. Au-delà de l'Alcazar, c'est donc l'ensemble de la ville – jusqu'au lointain cimetière, doté d'une croix et d'un autel en hommage aux défenseurs – qui est couvert des symboles glorifiant la défense de l'Alcazar. Les cartes n° 1 et n° 2 montrent pleinement la répartition spatiale des politiques mémorielles. On peut en dégager des lieux « chauds » et des lieux « froids » en fonction de l'intensité de l'investissement mémoriel et de son appropriation.

32 AMT. AMP. 11 juillet 1947.

33 Notons que le nom de *Palomarejos* n'a jamais été utilisé par les habitants de Tolède qui préfèrent parler de *Corea*, en référence à la guerre de Corée entre 1950 et 1953. Il semblerait que l'origine de cette appellation provienne des nombreux conflits de voisinage qui existaient alors dans ce quartier. Cette appellation populaire montre la distance qui peut exister entre la volonté des édiles et l'appropriation des habitants. Elle illustre les limites de la pédagogie par les noms de rue.

34 Le prêtre Joaquín de Lamadrid, le jeune phalangiste tué dans l'Alcazar Pedro Villaescusa, le militaire Luis Alba Navas, défenseur de l'Alcazar et Antonio Rivera, jeune catholique décédé des suites de ses blessures après le siège.

35 Les généraux Martínez Simancas et Martí ainsi que le capitaine Cortés.

36 Banderas de Castilla, Tercio Alcázar, Batallón Voluntarios et División Azul.

37 18 de julio, de la Unificación. Voir pour tous ces noms de rues : AMT. AMP. 1^{er} juillet 1957.

Les territoires de densité mémorielle

La répétition dans un périmètre circonscrit de marqueurs mémoriels divers, éphémères – qu'ils soient répétés (commémorations annuelles) ou non (cérémonies d'inauguration) – ou durables (noms de rues, plaques commémoratives, monuments), donne une identité au territoire. L'accumulation de signes convergents fait émerger une géographie du mythe cohérente qui privilégie certains lieux de la ville. On peut les appeler territoires de densité mémorielle (carte n° 3)³⁸. L'expression, inspirée de la démarche de Christian Grataloup, vise à mettre en avant les lieux dans lesquels l'espace urbain a été le plus investi *visiblement* par les promoteurs de mémoire³⁹.

On peut distinguer un niveau « froid » au nord de la ville, dans le quartier de Palomarejos : on y trouve seulement des noms de rues faisant référence au siège. Il existe aussi des lieux que l'on pourrait qualifier de transitoires en ce qu'il sont fortement occupés de façon éphémère et/ou parce qu'ils possèdent des marqueurs durables bien placés visuellement : la porte de Bisagra, entrée principale de la ville où se déroulent de nombreuses cérémonies d'accueil du *Caudillo* rappelant la prise de la ville en 1936, les rues traversées par les célébrations ou encore les espaces commerçants concentrant sociabilité et plaques commémoratives relèvent de ce second niveau de densité mémorielle. Les deux degrés plus « chauds » sont composés par les places évoquées précédemment, le cimetière et surtout l'Alcazar, principe mémoriel organisateur de l'ensemble du dispositif. La cartographie permet de visualiser l'étendue de l'emprise spatiale des symboles de la victoire franquiste mais aussi de souligner l'usage différencié des espaces appropriés. On observe ainsi un gradient d'intensité qui décroît, malgré quelques foyers plus lointains, à mesure que

38 On n'y différencie pas les vecteurs mémoriels directement liés au siège de l'Alcazar de ceux, plus généraux, qui pourraient faire allusion à la guerre civile en général voire au franquisme, en partant du principe que l'espace de la ville lie les trois et surtout, que le siège reste l'épisode référent, celui qui fait le lien entre ces différents éléments. Il n'en reste pas moins qu'il est parfois malaisé de définir le degré de densité mémorielle d'un espace et son périmètre de délimitation. Autre difficulté : la densité peut varier au cours du temps. Le plus intéressant semble dès lors de la saisir à l'issue d'une phase, en l'occurrence en 1979, date à partir de laquelle les empreintes du mythe commencent à être gommées. Enfin doit-on introduire des degrés d'intensité variables en fonction de la forme prise par l'investissement mémoriel : un nom de rue vaut-il davantage qu'une plaque ? Ce type de débat a souvent animé les promoteurs de mémoire. Cependant, comme la décision finale relève bien souvent d'un arbitrage lié à des contraintes matérielles et financières, aucune différence n'a été introduite entre monument, plaque et nom de rue. Par contre, l'hommage « vivant », les célébrations ou les commémorations ont un poids plus important, surtout si elles sont répétées. Malgré leur importance, les espaces religieux, cathédrale mise à part, sont exclus de la carte afin de faciliter sa lecture.

39 Christian Grataloup, *Lieux d'histoire. Essai de géohistoire systématique*, Paris, Reclus, 1996.

l'on s'éloigne de l'Alcazar. De l'omniprésence de la mémoire officielle dans la ville, on ne peut pour autant déduire l'inexistence de la mémoire des vaincus.

De la résilience de la mémoire des vaincus à la résurgence dans l'espace urbain

La résilience de la mémoire des vaincus

Durant toute la dictature, la mémoire des vaincus, celle qui insiste sur la dureté de la répression⁴⁰, qui met au jour les véritables causes de la mort de Luis Moscardó ou qui évoque les déserteurs de la forteresse, est interdite. La ville est devenue le miroir de l'entre-soi des vainqueurs, moteur de la cohésion de la nouvelle société. Elle a de ce fait exclu de son espace public les expressions qui lui étaient contraires. Ainsi, la mémoire des vainqueurs a fait de Tolède l'expression spatiale d'une exclusion sociale. Pourtant, la mémoire traumatique de la répression, la souffrance de la perte des proches ou encore l'humiliation de la défaite se sont maintenues dans le silence. Dans l'intimité des espaces privés, de la cellule familiale par exemple, la mémoire républicaine a pu parfois trouver la possibilité d'une transmission. Toujours cachée, toujours discrète, par peur. Difficile donc, d'en saisir les traces. Ça et là, néanmoins, on peut entrevoir certains signes de son maintien. Ainsi, loin de cette ville qui la rejette, loin de cette ville qui n'est plus la sienne, la mémoire républicaine a pu trouver à s'exprimer au cimetière municipal. Là, en périphérie, certains venaient déposer discrètement quelques fleurs auprès de la fosse commune des victimes de la répression... à quelques mètres de la pyramide en hommage aux morts de l'autre camp⁴¹. Au rejet social d'une mémoire a correspondu son évacuation aux marges de la ville : aux vainqueurs, la mémoire héroïque dans la ville et aux vaincus, la mémoire victimaire au cimetière.

L'autre espace de l'expression de la mémoire républicaine est celui de l'exil. Herbert Matthews, en 1957, ose le premier porter un regard différent sur le mythe de l'Alcazar⁴². Ce qui lui vaut aussitôt la réponse de

40 On estime à environ 800 leur nombre dont 727 auraient été tués entre le 27 septembre et le 13 octobre 1936 (jours inclus). Voir José María Ruiz Alonso, *Toledo escindida, op. cit.*, p. 805 et suivantes. L'auteur analyse le registre du cimetière.

41 Le documentaire *Patio de silencio* (Mercedes de la Calle, Noire prod., 2005, 23 min.) présente le témoignage de cette pratique.

42 Herbert Matthews, *The Yoke and the Arrows*, New York, George Braziller, 1957, p. 172-178.

Manuel Aznar, dans la droite ligne du mythe officiel⁴³. Herbert Southworth et Antonio Vilanova, en 1963, poursuivront l'œuvre de démythification⁴⁴. Puis ce sera le tour de Luis Quintanilla en 1967⁴⁵. Tous ces ouvrages sont accessibles au marché noir en Espagne. Néanmoins, ils ne permettent pas une prise de conscience générale du caractère partisan du récit du mythe proposé par le régime.

Finalement, de la cellule familiale à l'exil en passant par le cimetière en périphérie de la ville, la mémoire républicaine est caractérisée spatialement par sa marginalité. Et c'est justement parce qu'elle ne trouve pas à s'exprimer librement, engoncée qu'elle est dans les interstices de la ville, qu'elle suscite un « retour de flamme » une fois le régime de silence aboli. On peut parler à cet égard de résilience en ce que le traumatisme qui, dans un premier temps a figé le flux du temps dans un présent douloureux longtemps répété, se trouve, à partir de la transition démocratique, progressivement réintégré dans un espace de parole. En effet, le partage est une condition de la mise en récit mémoriel⁴⁶. Il permet le dépassement d'une mémoire individuelle dans un collectif. L'espace urbain reflète de façon incomplète cette thérapie engagée à partir de 1979.

La résurgence de la mémoire des vaincus dans l'espace urbain

Force est de constater que le « pacte de silence » en vigueur dans les débats politiques à l'échelle nationale n'est pas de mise à l'échelle locale ou alors avec une chronologie différente⁴⁷. Dès le lendemain des élections municipales, en septembre 1979, la motion défendue par les membres du PSOE (Partido Socialista Obrero Español) visant à redonner le nom de Plaza del Ayuntamiento à la Plaza del Generalísimo soulève une dure polémique⁴⁸. Le

43 Manuel Aznar, *El Alcázar no se rinde. Réplica a unas páginas del libro titulado « el yugo y las flechas » del escritor norteamericano HL Matthews*, Madrid, Imp. Ograma, 1957.

44 Herbert Rutledge Southworth, *El mito de la cruzada de Franco. Crítica bibliográfica*, Paris, Ruedo Ibérico, 1963, p. 45-67.

45 Luis Quintanilla, *Los rehenes del Alcázar de Toledo: contribución a la historia de la Guerra Civil*, Paris, Ruedo Ibérico, 1967.

46 Boris Cyrulnik, « Mémoire traumatique et résilience », dans Denis Peschanski (dir.), *Mémoire et mémorialisation*, vol. 1, « De l'absence à la représentation », Paris, Hermann, 2013, p. 133-142 ; Boris Cyrulnik, Denis Peschanski, *Boris Cyrulnik, entretien avec Denis Peschanski. Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits*, Paris, Ina Éditions, 2012.

47 Paloma Aguilar Fernández, « Presencia y ausencia de la Guerra Civil y del franquismo en la democracia española. Reflexiones en torno a la articulación y ruptura del "pacto de silencio" », dans Julio Aróstegui, François Godicheau (dir.), *Guerra Civil. Mito e memoria*, op. cit., p. 245-293.

48 AMT. AMP. 19 septembre 1979. Les 25 sièges du conseil municipal sont composés par 5 membres du PCE (Partido Comunista Español), 7 du PSOE, 11 de l'UCD (Unión de Centro

changement à peine approuvé, une nouvelle motion avancée par le même parti propose d'ériger un monument à tous les morts de la guerre devant le cimetière. Un gros bloc de granit peu visible et à l'inscription illisible verra le jour trois ans plus tard⁴⁹. Les débats qu'il suscite au conseil municipal sont typiques de la période de la Transition. Significativement, la mémoire républicaine n'acquiert une place dans l'espace urbain que confondue dans un hommage général à tous les combattants de la guerre, désormais considérés comme des victimes de la barbarie humaine. S'il marque symboliquement une première reconnaissance, celle-ci est maintenue en lisière du centre-ville. De fait, s'il est alors envisageable de proposer une politique mémorielle insistant sur le désastre de la guerre et présentant tous ses protagonistes comme des victimes, s'il est envisageable de gommer de l'espace public la figure controversée du chef de la dictature passée, le mythe de l'Alcazar n'est aucunement altéré par ces changements.

Durant les vingt années qui suivent, sous la difficile coalition PSOE-PCE (Partido Comunista Español) de 1983 à 1986, puis la mandature de droite avec Alianza Popular (AP) entre 1987 et 1991, le retour d'une coalition de gauche PSOE-IU (Izquierda Unida) de 1991 à 1995, ainsi que sous la nouvelle alternance de droite de l'AP devenue Partido Popular (PP) entre 1995 et 1999, une seule initiative de la mairie porte sur la remise en cause de la mémoire du siège. En 1989, IU, qui se trouve alors dans l'opposition, propose que le monolithe en hommage aux troupes de Varela placé à l'extrémité de l'avenue de la Reconquista ne soit pas remis en place ou qu'une nouvelle plaque célébrant la Constitution de 1978 lui soit accolée à l'occasion des travaux qui sont effectués sur un rond-point adjacent. La motion est approuvée à l'unanimité mais finalement, si la plaque est retirée du monolithe, aucune nouvelle inscription ne viendra la remplacer⁵⁰. Le débat auquel donne lieu cette motion se situe dans la continuité d'une volonté de réconciliation.

Democrático), 1 de la Coalición Democrática (CD) et 1 de Fuerza Nueva (FN). Juan Ignacio de Mesa Ruiz (UCD) est maire avec le soutien de l'UCD, de la CD et de FN. La motion est approuvée grâce aux 12 voix pour (7 PSOE et 5 PCE). Les 7 votes contre se répartissent en 6 UCD et 1 CD. Ángel Dorado Badillo rapporte le sort étonnant de la plaque ornant la mairie qui portait l'ancien nom de Plaza del Generalísimo. Démontée cinq mois après l'approbation, il semblerait qu'un membre de la mairie l'ait donnée à la nouvelle académie d'infanterie où elle fut mise au centre de la place d'armes au moins jusqu'à la fin des années 1990. Une motion présentée en février 1982 demande que la plaque soit déposée aux archives municipales. Elle ne le sera jamais. Ce parcours est intéressant dans la mesure où il dénote l'attachement à l'objet même, relique d'un passé révolu. Son déplacement de l'espace public à l'académie d'infanterie est significatif d'un mouvement de la mémoire des vainqueurs de l'espace public vers l'espace privé, cheminement inverse à celui de la mémoire des vaincus (Ángel Dorado Badillo, *Toledo: 20 años de ayuntamiento democrático (1979-1999)*, Olías del Rey, Azacanes, 2007, p. 152).

49 AMT. AMP. 19 novembre 1979.

50 AMT. AMP. 19 juin 1989.

L'absence d'initiatives municipales durant cette période s'explique en partie parce que le débat sur les traces de la mémoire du siège dépasse les acteurs locaux. José Bono, président PSOE de la Communauté de Castille-La Manche, en accord avec le ministère de la Défense propriétaire de l'Alcazar, suscite une controverse nationale en proposant en 1986 de faire de l'ancienne académie un centre culturel⁵¹. Une levée de boucliers accueille l'initiative : le 22 octobre une Agrupación de defensa del Alcázar voit le jour. Le 8 novembre c'est au tour de la Real Academia de Bellas Artes y Ciencias Históricas de Toledo de manifester son opposition. La presse nationale entre dans le débat et arguments techniques et politiques s'affrontent pendant de longs mois. Le sujet se trouve compliqué par la réactivation opportune de l'ancien projet de transfert du musée de l'armée de Madrid dans l'Alcazar⁵². Le dossier est bloqué pendant plusieurs années. Un compromis est finalement trouvé dans les années 1990 : José María Aznar, élu chef du gouvernement en 1996, décide de transférer le musée de l'armée à Tolède mais l'édifice est assez grand pour laisser la Junta de Castilla-La Mancha installer sa bibliothèque au dernier étage. Elle est inaugurée en 1998. Après plusieurs années d'importants travaux, le musée de l'armée ouvre ses portes, quant à lui, en 2010. Le ministère de la Défense y a conservé intact le bureau de Moscardó. Il maintient de la sorte la possibilité d'une lecture mythique du siège. Cependant, le sens général de l'édifice donné par le franquisme se trouve altéré par son usage comme bibliothèque. Reste qu'une fois de plus, ce n'est pas tant la mémoire républicaine qui est mise en avant que le mythe franquiste qui est partiellement gommé. En fait, le retour de la mémoire républicaine s'effectue par un autre espace de la ville : le cimetière.

La mémoire des vaincus, une mémoire victimaire

Lorsqu'au début des années 2000, le maire de droite décide d'aménager en concessions classiques le patio 42, l'une des fosses communes où reposaient les corps des victimes de la répression, il déclenche une opposition d'IU appuyée par le PSOE qui demande que les exhumations cessent, que l'on procède à l'identification des victimes et que l'on érige un monument en leur honneur⁵³. IU joue à Tolède le rôle que certains *Foros de la memoria*⁵⁴

51 Sur cette controverse, voir Luis Moreno Nieto, *El otro asedio del Alcázar*, 1996, s.l.s.n. et Luis Moreno Nieto, *Con novedad en el Alcázar*, 2000, s.l.s.n., conservés aux archives du musée de l'armée.

52 Decreto 335/1965 du 5 février 1965 du ministère de la Défense.

53 AMT. AMP. 26 novembre 2002.

54 Il s'agit d'associations qui visent à défendre la mémoire des vaincus de la guerre en se centrant notamment sur l'identification et l'exhumation des corps des combattants républicains.

ont pu avoir ailleurs. C'est le parti qui mobilise les familles de victimes. Le PP, grâce à sa majorité absolue, rejette cette demande à plusieurs reprises mais ne parvient pas à faire avancer les travaux. L'arrivée au pouvoir de la gauche en juin 2007 marque un tournant. Un groupe de travail rassemblant des représentants de tous les groupes politiques présents au conseil municipal est mis en place pour la *dignificación* du patio 42⁵⁵. Un monument est finalement inauguré le 5 février 2011.

La mémoire républicaine reprend ainsi pied dans la ville par la réhabilitation des souffrances des vaincus. Mémoire victimaire, elle centre son combat sur la dénonciation des exactions franquistes et la recherche des corps des vaincus. Faisant pendant au ressort de proximité évoqué précédemment qui montrait que les héros franquistes étaient honorés sur le lieu de leurs exploits militaires, la mémoire républicaine, quant à elle, rend hommage à ses morts sur leurs tombes. Le glissement des années 1970, bien mis en lumière dans le cas de la Seconde Guerre mondiale en France, d'un régime mémoriel reposant sur la figure du héros résistant martyr vers celle de la victime juive, prend une autre forme en Espagne par la dualité des mémoires de la guerre civile. Les lieux consacrés et les temps mémorés par chacune d'entre elles en sont le reflet. Ils coexistent dans l'espace urbain. Au fait d'arme immortel franquiste répond le repos permanent républicain, à la mémoire victimaire, la mémoire héroïque et au lieu de l'exploit et du sacrifice, le lieu du crime.

La longue controverse concernant le patio 42 suscite une remise en cause parallèle des symboles franquistes présents dans le centre-ville. Après les échecs des motions d'IU en 2002 puis du PSOE en 2005 et 2006, la coalition de ces deux partis au pouvoir à partir de 2007, conjuguée au vote de la *Ley de Memoria Histórica*⁵⁶, permet une première décision de retrait en 2009⁵⁷ (carte n° 4). Mais elle n'a pas encore été totalement traduite dans les faits à ce jour⁵⁸. Surtout, les décisions municipales de retrait n'affectent qu'une partie de ces symboles. Ce tri reflète l'oubli ou la méconnaissance de l'origine de certains symboles de la dictature. Les débats récents qui l'impulsent montrent aussi une intégration de l'épisode du siège de l'Alcazar dans

55 AMT. AMP. 19 juillet 2007. Le terme *dignificación* n'a pas de traduction exacte en français. Il s'agit littéralement de *rendre digne*.

56 Ley 52/2007 publiée dans le BOE n° 310, 27 décembre 2007. La loi prévoit dans son article 15 le retrait des symboles exaltant le soulèvement militaire, la guerre civile et la répression de la dictature.

57 AMT. AMP. 4 juillet 2009. Cet accord portait sur le retrait des plaques et de certains noms de rues comme Moscardó, Alfereces provisionales et des noms du quartier de Palomarejos. Certains noms ne sont pas mentionnés comme Banderas de Castilla, Reconquista, Martínez Simancas General Martí, Unificación.

58 Face à la lenteur de la municipalité pour appliquer ses propres décisions, à l'été 2013, les deux élus d'IU ont cherché à attirer son attention sur ce point en retirant eux-mêmes la plaque de la rue 18 de Julio.

la période plus large de la guerre civile et même de toute la dictature. Ainsi, dans ce travail de récupération de la mémoire républicaine, la spécificité de l'aménagement mémoriel de Tolède se dilue dans une condamnation générale de la guerre et de la dictature.

Conclusion

Tolède constitue un cas d'étude privilégié pour aborder les ressorts spatiaux des politiques mémorielles franquistes⁵⁹. Ville-symbole, elle a fait l'objet d'un investissement particulièrement fort dont nous avons tenté d'établir quelques logiques spatiales. Par cette propagande ancrée, les vainqueurs ont cherché à s'appropriier la ville, à filtrer les mémoires divergentes et à canaliser les récits du passé en un chenal sans méandres. Mais sous l'abondance du flot répandu dans le centre-ville, la mémoire républicaine laissait sourdre un entêtant clapotis dissonant. La résurgence de la mémoire des vaincus a peiné à donner libre cours à son expression. Car le temps a fait son œuvre. De fait, dans le creux de la vague mémorielle des années 2000, comme en négatif, c'est aussi une géographie de l'oubli, « composante de la mémoire elle-même⁶⁰ » qui affleure, à l'image de la rue Navarro Ledesma dont la plaque fut la cible de la peinture rouge des activistes de la mémoire : les militants avaient confondu le journaliste du XIX^e siècle avec Ramiro Ledesma Ramos, l'un des théoriciens du phalangisme.

Parce qu'il est un mythe incarné dans un territoire, le mythe de l'Alcazar s'apparente davantage à un « haut lieu » qu'à un « lieu de mémoire ». Il est un « lieu qui exprime symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives ou une idéologie⁶¹ » en mesure d'assurer la synthèse d'échelles temporelles, sociales et spatiales. Le terme convient d'autant mieux que le patio de l'Alcazar est le point culminant, à 548 mètres, de la butte sur laquelle est sise la ville. Il est donc à la fois un « haut lieu » et un lieu haut.

59 Pour une approche globale des politiques mémorielles et de la mémoire de la guerre civile en général sous le franquisme, la Transition et jusqu'à nos jours, voir Paloma Aguilar Fernández, *Políticas de la memoria y memorias de la política*, Madrid, Alianza Editorial, 2008 et Walther L. Bernecker, Sören Brinkmann, *Memorias divididas. Guerra Civil y franquismo en la sociedad y la política españolas 1936-2008*, Madrid, Abada Editores, 2009.

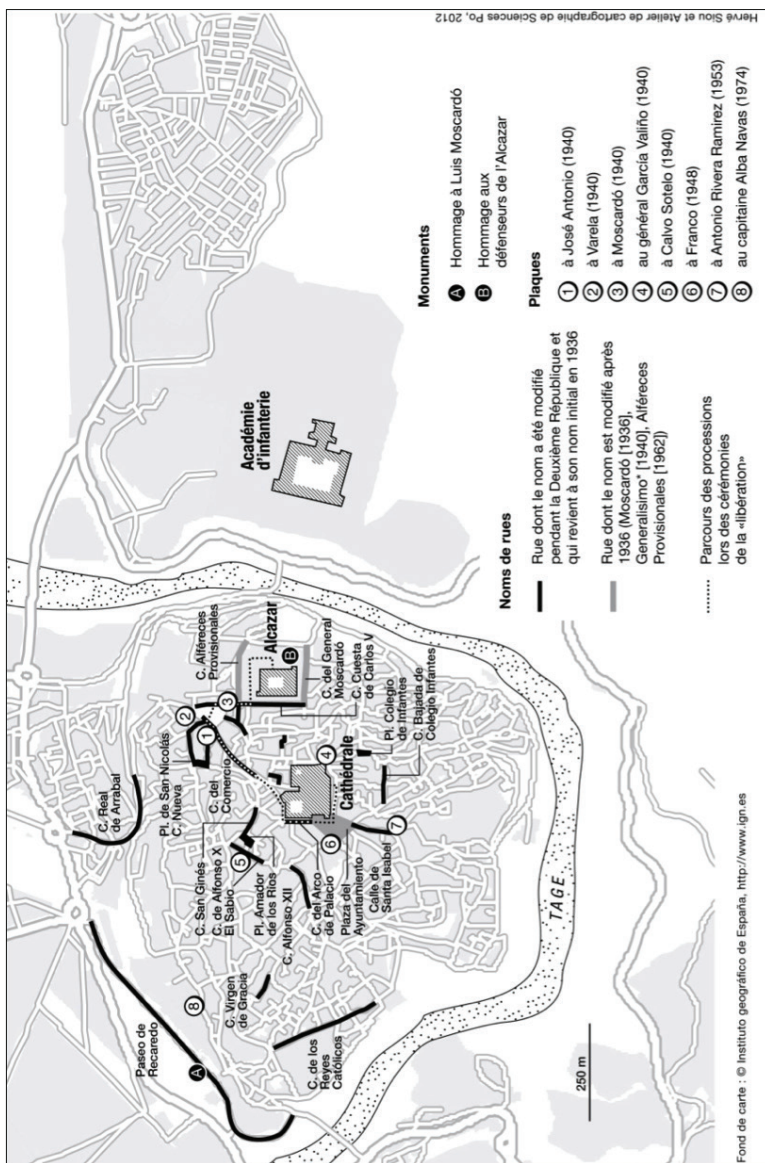
60 Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1998, p. 21.

61 Bernard Debarbieux, « Haut lieu », dans Jacques Lévy, Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013, p. 448-449. Voir aussi Bernard Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétoriques », *L'Espace géographique*, n° 2, 1995, vol. 24, p. 97-112.

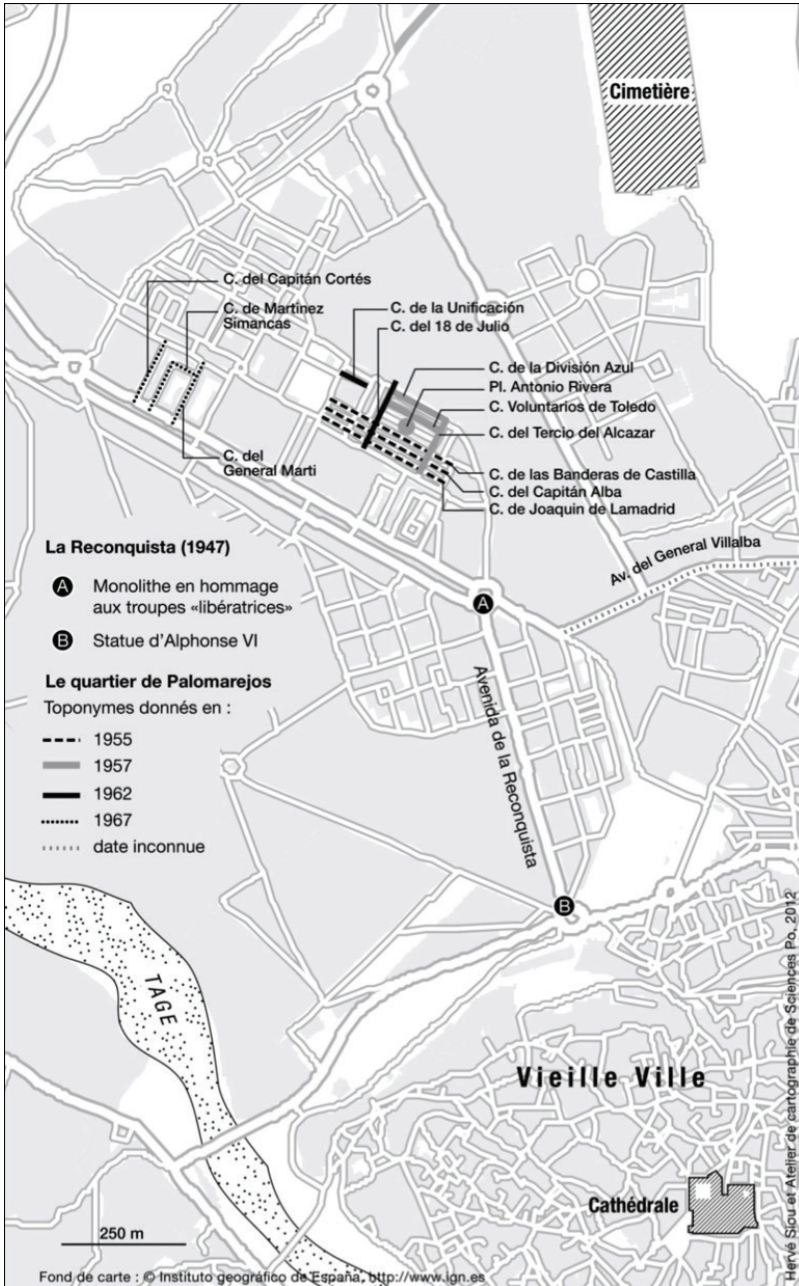
ANNEXES

Cartes

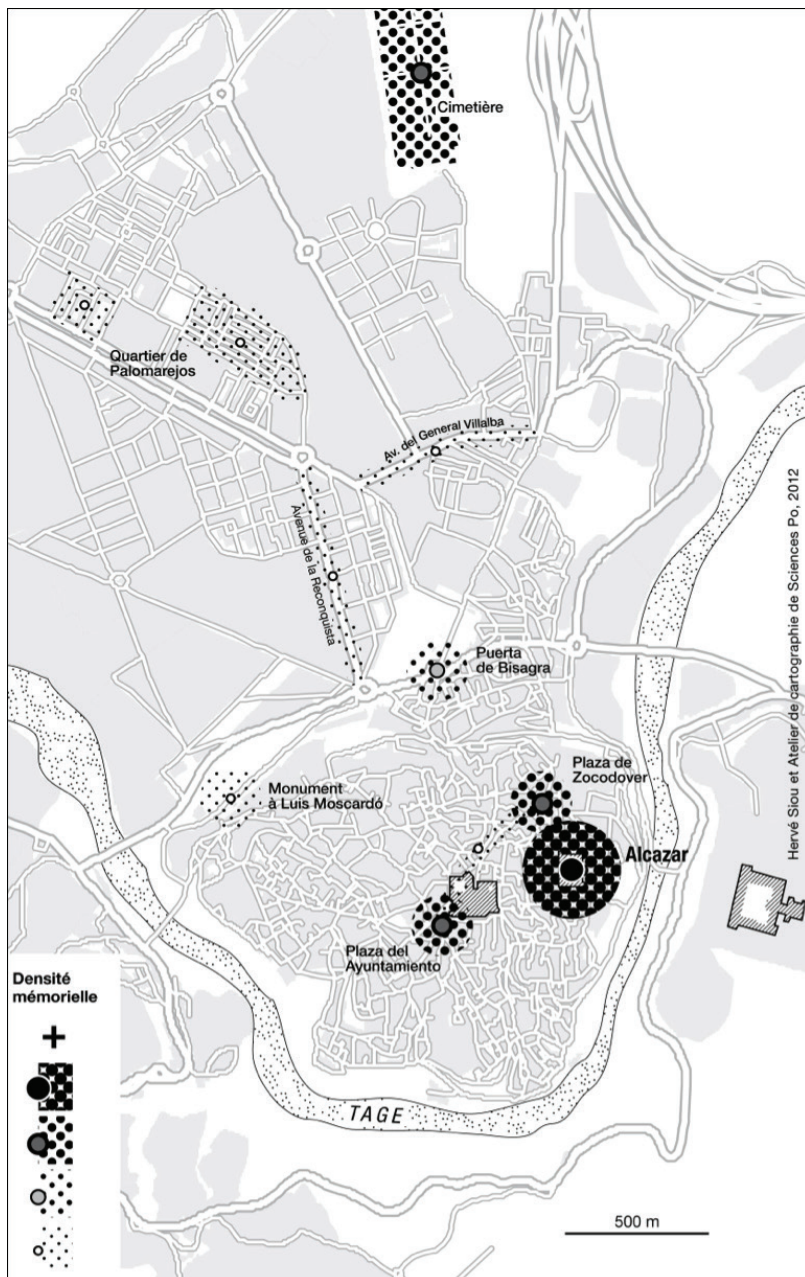
Carte n° 1 – L'investissement mémoriel dans le centre-ville de Tolède pendant le franquisme.

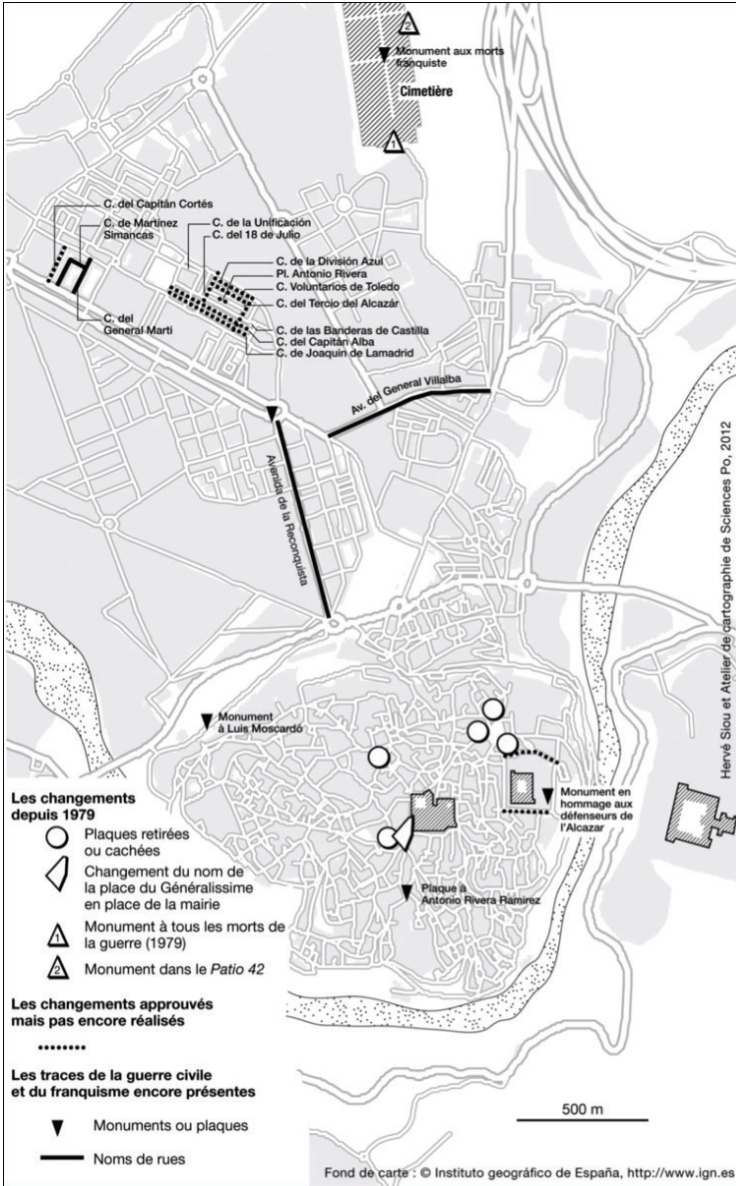


Carte n° 2 – Une nouvelle ville à construire. La conquête mémorielle d'un espace (1936-1979).



Carte n° 3 – Les territoires de densité mémorielle à Tolède en 1979.



Carte n° 4 – La remise en cause du mythe dans la ville depuis 1979⁶².

62 Certains noms de rues ont été enlevés depuis la réalisation de la carte. Pour un état récent des modifications apportées, voir I. G. Villota, « Un cambio que no contenta a todos » [En ligne], *La Tribuna de Toledo*, [mis en ligne le 16 février 2014], [consulté le 20 juin 2016]. URL : <http://www.latribunadetoledo.es/noticia/Z22E3EB0C-CF66-F773-90F377E509F3275D/20140216/cambio/no/contenta/todos>.